Témoignages

Daniel Métraux, Fernande Schulmann, Monique Lévi-Strauss et Simone Dreyfus-Gamelon

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/jsa/14757>

DOI : 10.4000/jsa.14757

ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2016

Pagination : 17-24

ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Daniel Métraux, Fernande Schulmann, Monique Lévi-Strauss et Simone Dreyfus-Gamelon,
« Témoignages », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 102-2 | 2016, mis en ligne le 26
janvier 2017, consulté le 03 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/jsa/14757> ; DOI :
<https://doi.org/10.4000/jsa.14757>

Témoignages

La série de colloques organisés pour honorer la mémoire d'Alfred Métraux a démarré, en décembre 2013, année du cinquantième de sa disparition, par une succession de témoignages de parents, de collègues et d'amis qui avaient été ses proches. Empêché d'assister en personne, Daniel Métraux, Professor of Asian Studies au Mary Baldwin College (Staunton VA), a cependant tenu à envoyer le courrier reproduit ci-dessous. En son absence, Philippe Erikson en a donné lecture dans la salle de cinéma du musée du quai Branly, généreusement mise à notre disposition pour l'occasion.

Intervention de M. Daniel Métraux

It is a great honor that this conference is being held this week to honor my father, Dr. Alfred Métraux, on the 50th anniversary of his death in 1963 and it is with very deep regret that I cannot attend because illness in my wife's family obliges that I remain at home in Boston.

Alfred Métraux was one of the great anthropologists of the twentieth century. He was a brilliant scholar whose pioneering work brought the cultures and difficult circumstances of native South American Indians to the attention of the world. His books and articles on native South Americans remain classics to this day. Alfred Métraux's study of Easter Island solved the mystery of the origins and great statues of that culture. His work and writings on Haitian Voodoo are unsurpassed even today.

My father, however, was far more than a scholar. He was a very dedicated international civil servant, « public anthropologist » and highly responsible humanitarian. As Professor Harald E. L. Prins wrote in his 2005 article, « Toward a World without Evil: Alfred Métraux as UNESCO Anthropologist (1946-1962) »:

Like others of his generation, he had seen humanity slide into the abyss of two world wars with a combined death toll of 65 million and untold millions more made hungry and homeless. Although globalization had not yet been coined as

a new term, Métraux caught sight of an emerging world-wide reality in which anthropology as a cross-cultural study of humanity in all its complex diversity is not a luxury but a necessity.

At the end of World War II my father became a true international civil servant working at the behest of the United Nations and UNESCO. He helped to lead the « Morale Division » of the United States Strategic Bombing Survey in Germany in 1945 to assess the needs and mental state of Germans at the very end of World War II. He actively participated in the work that led to the writing and framing of the Universal Declaration of Human Rights. As Director of the UNESCO Dept. of Social Sciences, my father directed and made major contributions to the UNESCO report demonstrating the absence of any scientific foundation to theories of racial superiority which clearly defined the United Nation's stand against racism. This report was a direct follow up to the Universal Declaration of Human Rights.

Alfred Métraux's work on the issue of racism helped to create the social consciousness that led to the civil rights movement that blossomed after his death. His work on racism also contributed to the United States Supreme Court decision against segregation in the 1954 *Brown vs. Brown* case.

Alfred Métraux was a leading practitioner of applied anthropology who directed the UN's first rural poverty-reduction program in Haiti and worked on several other programs in South America. He also helped to develop the concept of « urgent anthropology » in the 1950s focusing attention on the problem of rapidly disappearing tribal societies.

At the time of his tragic death on Good Friday, 1963, Alfred Métraux was Professor of South American Anthropology at the École pratique des hautes études in Paris. As a young scholar he also taught at the University of California at Berkeley and later at Yale University where my mother Rhoda Métraux was his student and future wife.

I hope very much that this conference will lead to the publication of the papers into a book on the life and work of Alfred Métraux. I also hope that one or more scholars here or elsewhere will write a scholarly biography of my father. If so, I will help in any way that I can in the preparation and publication of these works.

I wish you a very successful conference. Best Wishes.

* * *

Mme Fernande Schulmann, veuve d'Alfred Métraux, a ensuite lu l'intervention reproduite ci-dessous, dont elle nous a fait parvenir le texte peu avant de mettre volontairement fin à ses jours quelques mois plus tard, le 20 avril 2014, jour anniversaire du décès de son époux. Ce texte a été sobrement intitulé « Le voyageur ».

Intervention de Mme Fernande Schulmann

Avant tout, il me faut dire combien je me réjouis de cette réunion, destinée à remettre en lumière l'importance des travaux de mon mari Alfred Métraux, un peu mis en veille depuis sa disparition, il y a 50 ans de cela, en avril 1963.

Ma rencontre avec Alfred Métraux s'effectua sous le signe du voyage. Après la dernière guerre mondiale, je m'étais promenée en Europe, sac au dos, auto-stop et auberges de jeunesse, – c'était la mode ! – si bien qu'une de mes amies, éblouie par la manière dont Métraux – qui était un merveilleux conteur – parlait de ses voyages, me le fit connaître. C'était avant que l'UNESCO ne l'envoie à New-Delhi, mission qu'il fit coïncider avec la visite d'un camp d'éléphants, tenu par Gabrielle Bertrand, une exploratrice. Et comme la vie est étrange, j'ai appris seulement depuis peu que, lors de ce séjour, il partait tous les matins, muni d'un tabouret, afin d'observer le jour durant ces gros mammifères... Il était rentré enchanté de son équipée éléphanterque.

Métraux était aussi sensible aux animaux qu'à la nature. Ainsi, ayant une fois décidé de passer des vacances en Haïti, vacances auxquelles nous renoncâmes, car c'étaient les débuts de l'ère Duvalier et nous ne souhaitions pas nous divertir dans un contexte aussi funeste, nous avons poursuivi, sur le cargo mixte où nous avons embarqué à New-York, jusqu'à Georgetown en Guyana – ex-Guyane britannique. Là, en attendant le petit avion qui devait nous mener chez les Indiens, nous avons des heures durant traîné avec délices dans un zoo, bizarrement égayé par des singes échappés de leurs cages et des dindons que le climat tropical rendait colériques.

Contrairement à son ami Lévi-Strauss, Métraux avait la passion non seulement du « terrain », mais aussi des voyages, lesquels n'ont évidemment aucun rapport avec les déplacements collectifs qui drainent aujourd'hui des foules, sous l'appellation « voyages organisés ». Il est la seule personne que j'ai entendu dire cette phrase simplissime : « mon Dieu que le monde est beau ! » Et je n'oublie pas que c'est sous un arbre qu'il choisit d'aller mourir... On pourrait éventuellement suggérer que la diversité de ses ascendances, une mère juive géorgienne venue faire sa médecine en Suisse, et un père suisse vaudois, protestant, émigré en Argentine, était pour quelque chose dans son goût de l'austérité, qui relevait surtout du protestantisme. « On n'est pas là pour rigoler » était une phrase dont il usait souvent, afin de se presser d'accomplir telle ou telle tâche.

En ce qui concerne l'exotisme, on notera que son père, médecin et d'esprit également très curieux, avait fait toute sa carrière à Mendoza, en Argentine, où il était devenu un notable. Sa femme, dont il vivait à demi séparé, venait parfois l'y visiter. On a récemment affirmé que Métraux avait passé sa petite enfance à Mendoza auprès de son père. Cette assertion me laisse perplexe. Métraux n'avait jamais évoqué une telle situation. Des allées et venues, certes, mais pas

de séjour durable ; alors qu'il aimait rappeler ses années lausannoises. En ce qui me concerne, j'attends qu'on me fournisse la preuve tangible de ces dires.

Tels sont les mystères d'une biographie singulièrement agitée : Suisse, France, Suède, Argentine et toute l'Amérique du Sud, îles de Pâques, Hawaï, Mexique, États-Unis, avec de multiples va-et-vient, de nombreuses missions ici ou là, des échappées dans le Sud-Est asiatique ou en Afrique noire, avec son ami le photographe Pierre Verger, sans parler d'un immense travail de terrain... L'étrange est qu'un tel individu ait pu, parallèlement, produire une œuvre abondante qui, cinquante ans plus tard, apparaît dense, sérieuse et originale. Nous en saurions sans doute plus sur l'homme, s'il avait eu le temps de rédiger l'ouvrage promis de longue date à Jean Malaurie, pour sa collection « Terre humaine ».

Cela posé, il reste à travers le monde une vaste correspondance de Métraux, encore en très grande partie inédite, correspondance généralement à sens unique, car cet errant – qui se percevait comme tel ! – détruisait la plupart des lettres qu'on lui envoyait.

Nous avions prévu de voyager davantage après sa retraite de l'UNESCO. Dans ce but, à 58 ans, il avait passé son permis de conduire français. Il avait conduit jadis en Argentine mais avait renoncé au volant après un accident. Le moniteur de son auto-école parisienne m'avait d'ailleurs confié qu'il avait rarement eu un élève aussi angoissé. Nous devons d'abord aller au Paraguay, mais Métraux souhaitait beaucoup circuler en Europe, il se languissait de l'Europe. Pour l'Amérique anglophone, on sait qu'après la guerre il la quitta et fut heureux de revenir à Paris. Quant à son canton de Vaud natal, il était cher à son cœur, surtout Lausanne, sa ville, où il se régalaient de passer régulièrement quelques jours ; cependant il n'aurait pas souhaité y vivre car, disait ce bon helléniste, « c'était le pays de Léthé ».

Je dirais enfin que Métraux ne se souciait aucunement de son confort, non plus que des précautions sanitaires à prendre éventuellement « sur le terrain », si bien que lorsque des étudiants en attente de départ l'interrogeaient à ce sujet, il était exaspéré, sans en rien laisser paraître, en homme courtois qu'il se voulait toujours.

Je conclurai enfin ce bref témoignage par une anecdote, à mon sens très révélatrice du personnage que j'évoque. L'histoire se situe dans les années trente en Argentine, durant son long séjour à Tucuman. Métraux circulait à cheval avec deux hommes de la région qui, le soir venu, se couchèrent à même le sol enroulés dans leur couverture. Métraux, lui aussi pareillement allongé par terre et qui ne dormait pas encore, entendit l'un de ses compagnons déclarer à l'autre à son propos : « Celui-là, c'est un vrai gaucho ! » Je crois que de toute son existence, peu de compliments lui firent autant plaisir...

* * *

Intervention de Mme Monique Lévi-Strauss

J'ai bien connu Alfred Métraux entre 1950 et 1958, autour de la place du Trocadéro. Et pour ceux d'entre vous qui, à cette époque, étiez à peine nés, je voudrais rappeler quelques faits topographiques.

Métraux dirigeait des programmes ethnographiques au département des sciences sociales de l'UNESCO qui, à sa création, était installée dans l'ancien hôtel Majestic, au début de l'avenue Kléber. Claude Lévi-Strauss faisait fonction de directeur au musée de l'Homme, place du Trocadéro. Le docteur Paul Rivet, ancien directeur du musée de l'Homme, occupait encore l'appartement de fonction en haut de l'aile ouest du palais de Chaillot ; quant à Georges-Henri Rivière, il dirigeait le musée des Arts et Traditions populaires, dans l'aile est du palais de Chaillot. Moi-même, je traduisais des textes pour Claude Lévi-Strauss, dans son bureau, au musée de l'Homme, où se trouvaient presque quotidiennement Marcel Griaule, Michel Leiris, Louis Dumont, André Schaeffner et Denise Paulme, Henri Lehmann, et Simone Dreyfus, ma voisine, que je me souviens avoir vu dans ce bureau. Et puis tant d'autres ethnologues, quand ils retournaient de mission. C'est là que je fis la connaissance d'Alfred Métraux. Bientôt il me demanda de relire des textes qu'il avait écrits pour que je les corrige.

Nous étions si près les uns des autres que nous n'hésitions pas à nous appeler pour apporter un document, prêter un livre ou simplement savoir où on se retrouverait à déjeuner. Nous devînmes amis, nous partagions nos repas, et quand en 1951 Claude Lévi-Strauss et moi décidâmes de vivre ensemble près de Notre-Dame de Lorette dans le 9^e arrondissement, Métraux prit l'habitude de venir régulièrement déjeuner chez nous. Alfred me téléphonait ; je lui demandais : « quand voulez-vous venir ? » ; Claude était toujours enchanté d'apprendre qu'il viendrait déjeuner ; il savait qu'Alfred pourrait répondre aux questions qu'il se posait. Pour lui Alfred était une immense mémoire, merveilleusement organisée, qui connaissait tout ce qui avait été écrit en ethnologie. En 1936, il avait lu l'étude du jeune Lévi-Strauss sur l'organisation sociale des Bororo. Quatre ans plus tard, avec Robert Lowie, il intervint auprès de la fondation Rockefeller pour qu'elle invite Claude à la New School for Social Research de New York dans le cadre du plan de sauvetage des savants européens.

Claude ne l'a jamais oublié.

Lorsqu'il avait parfois du mal à retrouver un texte, il savait qu'il suffirait de le demander à Alfred. Alfred lisait toutes les parutions en plusieurs langues. De par ses fonctions à l'UNESCO, il restait en contact permanent avec les universitaires du nouveau monde : de l'Amérique du Nord, de l'Amérique centrale, de l'Amérique du Sud. En fait il était un *go-between* idéal. Combien de fois Claude s'est-il adressé à lui pour savoir qui était untel, ce qu'il fallait penser de lui...

Mais avant tout, Métraux était un ethnologue de formation anglo-saxonne qui avait lu et compris l'importance des *Structures élémentaires de la parenté*.

Il déplorait l'hostilité d'une majorité des universitaires français vis-à-vis de cette œuvre et manifesta sa sympathie lorsque la candidature de Lévi-Strauss au Collège de France échoua par deux fois. Pendant qu'il écrivait *Tristes tropiques*, Claude tempérerait mon enthousiasme en me rappelant qu'en cinq ans on avait vendu 800 exemplaires des *Structures*... Dans cette période difficile, le soutien d'Alfred Métraux fut d'un grand secours.

Et pour Alfred, qui était Claude ? Alors il admirait Claude pour son œuvre qu'il lisait avec délectation. Il s'en ouvrait souvent à moi, le considérant comme un père intellectuel. Un jour Alfred m'avait confié que je lui rappelais sa mère (dont parlait justement Madame Métraux). Et ça m'avait beaucoup troublée (je crois que j'avais 27 ans à l'époque). Mais Claude m'avait rassurée en disant : « tu lui rappelles sa mère quand elle était jeune ». Tant et si bien que nous nous étions persuadés, Claude et moi, d'être les parents adoptés d'Alfred Métraux (souvent quand il quittait la maison on avait l'impression que c'était notre fils qui s'en allait au travail et qui nous disait qu'il allait revenir nous voir bientôt) ; en se mettant à table, il lui arrivait de me dire : « je n'ai pas mangé hier soir en prévision du déjeuner chez vous ». Il aimait toutes les nourritures terrestres, en particulier le pot-au-feu, raison pour laquelle mon employée l'avait baptisé « Monsieur pot-au-feu ».

La générosité d'Alfred Métraux nous touchait infiniment. Il nous rapportait de ses voyages des cadeaux fastueux : des livres, des vases, de très beaux tissus, pour moi, des colliers et même des sacs. Un des plaisirs d'Alfred était de réunir ses meilleurs amis. Il n'avait de cesse que nous nous rapprochions des Leiris. Nous les connaissions, bien sûr, mais nous ne dinions pas régulièrement avec eux. Grâce à Alfred Métraux, nous nous liâmes vraiment d'amitié avec les Leiris. Et puis il aimait me téléphoner et me dire tous ses soucis. Le premier accroc dans notre relation fut la naissance de mon fils Mathieu en 1957. Alfred m'appelait toujours, mais après cinq minutes, je le priais de m'excuser car mon enfant pleurait, je devais le nourrir, le changer ou le sortir, car c'était l'heure. Alfred supportait mal que je ne sois plus disponible ; et puis un jour il m'annonça son prochain mariage. Nos liens se distendirent, d'autant plus que Claude venait enfin d'être élu au Collège de France et qu'il était très pris par ses nouvelles fonctions de directeur de laboratoire.

Alors la mort d'Alfred nous a bouleversés.

* * *

Intervention de Mme Simone Dreyfus-Gamelon

Mesdames, Messieurs, Chers Collègues,

Il est difficile de croire qu'il y a plus de 50 ans qu'Alfred Métraux est mort car son œuvre est toujours d'actualité et je remercie les organisateurs de ce colloque de le démontrer ici. On m'a toutefois demandé d'en parler non pas au présent, mais pour apporter un témoignage vécu, qui concerne mes tout débuts (il y a plus de 50 ans !), liés à Alfred Métraux et ce qu'ils lui doivent. Contrairement à ce qui a été dit, je ne suis pas allée sur le terrain avec lui, mais grâce à lui. Et ce témoignage sera celui de son exceptionnelle générosité. Monique Lévi-Strauss vient de parler de cette générosité amicale ; moi je dirais qu'il avait eu avec moi une générosité amicale, bien sûr, mais surtout professionnelle.

Je travaillais au département d'Ethnomusicologie du musée de l'Homme comme « aide-technique » disait-on alors. Il n'y avait pas plus bas dans les catégories du CNRS. J'étais chargée d'inventorier, de fichier les collections d'Amérique du Sud, instruments de musique et enregistrements. Je m'étais, en particulier, occupée, sous la direction de Gilbert Rouget, de l'édition des disques de l'expédition Orénoque-Amazone dont j'avais rédigé la notice publiée. Métraux venait souvent au département parce qu'il était grand ami de son chef, André Schaeffner. Il me parlait de ses années à Tucuman, de l'Amérique du Sud indienne à laquelle il était resté très attaché. Je souhaitais entreprendre une carrière de chercheuse et travailler en Amérique latine. Il s'est intéressé à mes projets et m'a aidée à préparer une première mission au Guatemala, mission qui n'eut jamais lieu à cause du débarquement en 1954 des « marines » américains. S'ensuivirent un coup d'état militaire, le renversement du président Arbenz, socialiste démocratiquement élu, une guerre civile et une terreur policière qui durèrent trente ans et firent des centaines de milliers de morts...

Peu après ces événements, Métraux partit au Brésil, en mission de l'UNESCO. À l'invitation de Darcy Ribeiro, chef de la section d'études et de recherches du Service de protection des Indiens du Brésil (SPI, le prédécesseur de la FUNAI), il fit une tournée dans le Para chez les Gorotire, groupe kayapo déjà connu dans les années 1930 par un article de Nimuendajú. Il alla aussi chez les Kubenkranken, autre groupe kayapo « pacifié » (comme on disait alors), en 1952, tout récemment donc. Ce dernier groupe, politiquement autonome, rebelle et isolé jusque-là, avait accepté un contact, plus intermittent que permanent, avec le SPI. Métraux en avait été un des tout premiers visiteurs, fasciné par leur gros village circulaire et toutes les apparences d'une culture traditionnelle alors intacte. On ne les atteignait, les Kubenkranken, que dans la savane, bordée de forêts-galeries, de l'inter-fleuve Araguaia-Xingu, par l'avion de la FAB (forces armées brésiliennes).

À sa première visite au département, à son retour du Brésil, Métraux m'a dit : « Simone, je vous rapporte un cadeau du Brésil ». Étonnée, j'ai pensé à un

paquet de café... Mais, il a ajouté : « c'est une invitation pour vous, du SPI, à faire une mission chez les Kubenkranken. Ce sera un terrain très difficile mais c'est une chance inespérée ». C'était l'un et l'autre...

Je suis partie. J'ai passé l'année 1955 au Brésil, dont la plus grande partie au village kubenkranken. Je n'ai pas pu faire autant d'ethnomusicologie que prévu parce que mon matériel d'enregistrement, totalement inadapté, est tombé en panne. J'ai donc fait de l'ethnologie tout court et préparé, à mon retour, une thèse que Claude Lévi-Strauss a accepté de diriger. Membre du jury de ma soutenance, Alfred Métraux, hélas, s'est donné la mort l'année d'après. Je n'ai pu que lui dédier le livre qui en a été tiré¹.

Les mythes qui y figurent sont ceux que Métraux avait recueillis durant son séjour au village et que le seul Indien parlant portugais lui avait traduits. Il me les a donnés pour la publication avec les informations qu'il avait recueillies durant son séjour. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d'autres exemples, dans notre profession, d'une telle générosité et d'un tel désintéressement d'un aîné envers un(e) débutant(e). Je ne suis pas la seule, parmi ses cadets, qu'il a aidée, fait bénéficier de ses connaissances encyclopédiques, de ses relations professionnelles internationales. Je suis heureuse d'avoir l'occasion de le rappeler ici.

Pour conclure, je souhaiterais aussi rappeler ses contributions, considérables, à ce qui fut, au moins pour les américanistes de ma génération et peut-être de celle qui nous a immédiatement suivis, la Bible, la référence, une sorte de dictionnaire auquel on avait recours constamment : le *Handbook of South American Indians* (1946-1950). Évidemment, ses sept volumes sont aujourd'hui dépassés très largement et il faut être très « ancien », c'est-à-dire vieux... pour en mesurer l'importance. C'est une œuvre de fondation de l'américanisme des Hautes Terres comme des Basses Terres de l'Amérique du Sud où les chapitres écrits par Métraux, surtout dans le 6^e volume, thématique, sont aussi nombreux qu'éblouissants.

Je vous remercie.

1. *Les Kayapo du Nord, contribution à l'étude des Indiens Gê*, Mouton & C., Paris/La Haye, 213 p., 1963.